

Clément ROSSET
LA JOIE EST PLUS PROFONDE QUE LA TRISTESSE
Entretiens avec Alexandre Lacroix
Stock / philosophie magazine, Paris, 2019

La forme orale, celle des conférences ou des entretiens, est une voie d'abord agréable, et souvent nettement plus accessible, de la pensée de nombre de philosophes. Et ce livre, qui emprunte son titre à une phrase du *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, correspond parfaitement à cette affirmation. Ce n'est pas que Clément Rosset soit un auteur si difficile que ça, mais il prend tellement à rebrousse-poil la *doxa* dans laquelle nous baignons qu'il est parfois difficile de le suivre.

Dans les huit entretiens qu'Alexandre Lacroix a mis en forme, nous apparaît un Clément Rosset à la fois léger et tragique, joyeux et sérieux, simple et complexe, sensible et indifférent. En quelques paragraphes il nous fait rencontrer un Nietzsche et un Spinoza éloignés des lieux communs. Il nous prépare à leur lecture avec un œil neuf. Il nous précise en quoi il s'oppose aux pensées de Platon, d'Heidegger, de Deleuze, de Foucault, de Kant, de Lacan... et comment il réconcilie Héraclite et Parménide... et apprécie Tintin et Gaston Lagaffe. Surtout, ces entretiens ont le mérite de présenter très simplement ce qui a été au centre de son travail pendant toute sa vie : une conception du réel comme ce qui apparaît, ce qui est là, à l'inverse de la caverne platonicienne qui considère le monde sensible comme ombre des idées, ces essences étant seules réelles ! Mais ce qui est, est. Et ce qui n'est pas... n'est pas, nous rappelle Rosset.

Il explicite aussi son concept de double qui vient s'interposer entre la tragique de l'existence et nous. Double illusoire qui nous fait dévaloriser ce que nous avons au nom de ce qui devrait être, ou de ce qui pourrait être. Il est pourtant bien difficile de suivre Clément Rosset jusqu'au bout de son exigence : accepter le monde tel qu'il est, non sur le mode de la résignation doloriste, mais totalement, simplement, en accueillant aussi bien la peine que la joie, cette dernière l'emportant toujours. Car exister est en soi, sans rien faire de plus, déjà un immense émerveillement¹. Les doubles que les hommes s'inventent persécutent ce qui est au nom de ce qui devrait être. Il ne s'agit pas de renoncer à changer le monde, il s'agit de ne pas prétendre l'améliorer. Une approche modeste de l'injustifiable absurdité de la vie, son côté tragique ineffaçable puisque nous savons que nous sommes mortels, et que cette vie, il nous faudra la quitter sans savoir pourquoi elle nous a été donnée². Ou plutôt, j'aime à dire, pourquoi nous lui avons été donnés...

Dans ces temps de mécontentements multiples, de sentiments victimaires revendiqués, ce que Rosset appelle le *ressentiment* semble bien l'emporter sur cet amour respectueux de la vie, avec son cortège de haines, de violences, de destructions commises au nom d'un monde qui nous déçoit. Pourtant, c'est bien du monde que nous construisons dont nous nous plaignons. Pas du monde tel qu'il nous a été donné. Comment exiger le respect lorsque nous ne respectons rien ?

C'est donc à l'humilité, à la modestie, à l'action prudente, discrète, toutes ces vertus exigeantes, et à une joie simple que nous invite en permanence Clément Rosset.

¹ L'émerveillement, ai-je lu quelque part, c'est l'étonnement + l'amour.

² Voir les quelques vers de Martinus Von Biberach qu'il cite plusieurs fois et que je reprends à la fin de la lecture n°119 de *La force majeure*.